

De la langue et de la connaissance / André Roman. — Extrait de :
Revue des lettres et de traduction = مجلة الآداب والترجمة. — N° 11
(2005), pp. 15-42.

I. Langage et langues. II. Connaissance, Théorie de la.

PER L1037 / FL177413P

DE LA LANGUE ET DE LA CONNAISSANCE¹

André ROMAN
Université Lumière Lyon II - France

«À côté de l'histoire de ce qui fut, ralentie et hésitante, on doit écrire l'histoire de ce qui aurait dû être, rapide et péremptoire»².

CANEVAS

L'homme n'est pas un être de hasard mais un être de conventions.

La structuration des conventions qu'il met en œuvre dans sa parole et dans son invention parallèle du monde obéit, nécessairement, à une combinatoire. Cette combinatoire est, nécessairement, la combinatoire binaire: elle est la première des combinaisons possibles et la seule, au demeurant, qu'il puisse maîtriser.

Elle est la langue minimale.

L'homme ne peut avoir convenu d'employer cette langue ex nihilo. Il faut donc que cette combinatoire ait été «inscrite» dans son corps.

Grâce à sa capacité de combinatoire binaire, l'homme est devenu, à force, loquens, faber, sapiens.

Et tout aussi sûrement sa capacité de combinatoire binaire l'a conduit à la découverte de l'opposition essentielle: {[«deux»] vs [«Un»]}, à Dieu, à l'idée de l'absolu, à l'idée du temps absolu, qui est le temps du hasard.

TEXTE

L'homme, d'évidence, n'est pas un être de hasard mais un être de conventions. Le hasard peut apparaître à l'homme comme une rencontre³.

«Les événements amenés par la combinaison⁴ ou la rencontre d'autres événements

-
- (1) A. Schaff a écrit «Langage et connaissance», texte suivi de six essais sur la philosophie du langage. Seule sera reprise ici la citation qui ouvre son livre: «Habent sua fata libelli».
 - (2) G. Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique*, p. 251. La réflexion de Goethe, «dans une conversation avec Eckermann» souhaitant «eine Phantasie für die Wahrheit des Realen», citée par E. Cassirer, *Essai sur l'homme*, p. 285.
 - (3) La langue arabe nomme le «hasard» /šudfat/, «rencontre», ou «coïncidence», /ittifa:q/. L'on sait que le français «hasard» représente un emprunt à l'arabe *az-zahr* «jeu de dés», par l'intermédiaire de l'espagnol: sous la forme *hasard*, vers 1155, avec le même sens; sous la forme *hasard*, au XIII^e siècle, avec le sens de «risque» puis, au XV^e siècle, avec le sens de «cas fortuit».
 - (4) Toute combinaison éventuelle serait ici le fait même de cette rencontre.

qui appartiennent à des séries indépendantes les unes des autres, sont ce qu'on nomme des événements *fortuits*, ou des résultats du *hasard*.»⁵

Cette «rencontre» est certainement l'occurrence du hasard. Est-elle le hasard lui-même?

Soit la paire

$$S = (E, R)$$

où «E» est un événement; «R», = $\{r_1, r_2, \dots, r_n\}$, un ensemble de réalisations produites par «E».

À la situation «S» est associée une probabilité de réalisation « p_i » telle que la somme des « p_i » pour «i» variant de «1» à «n» est égale à «1».

L'inégalité des « p_i » est une expression de l'inégalité des probabilités des différentes réalisations possibles.

L'égalité des « p_i » est une expression du hasard absolu⁶.

Le hasard absolu, peut apparaître à l'homme comme une liberté étrangère, insaisissable, une liberté du monde ou la liberté d'un dieu.

Absolu, il est indéfinissable.

*

Toute convention suppose une définition.

Définir c'est tout d'abord, chaque fois, classer, constituer en un ensemble des entités réunies sur quelque trait commun, reconnu, un trait propre, présent ici, absent là, qui les différencie, les oppose aux autres entités⁷.

Le trait propre s'offre à l'*homo loquens* comme une amorce de nomination et l'amorce de la relation qui constitue, immédiatement, la figure homologue de la métonymie⁸.

Une simple ressemblance - la forme humaine des racines de mandragore⁹ -, non pas une structure, peut aussi, plus souvent sans doute, et plus souvent encore

(5) A. A. Cournot (1801-1877), dans le chapitre III du tome 2, de son *Essai sur les fondements de nos connaissances et sur le caractère de la critique philosophique*.

(6) Remerciements à R. Bouché à qui je suis redevable de la formule et de son commentaire. H. Laborit, dans *Une vie*, p. 67: «Mais s'il y a un «P», c'est-à-dire une probabilité plus grande que 0,001, c'est qu'il y a une loi derrière, qu'on ne connaît pas».

(7) En conséquence, «La vérité émerge plus facilement de l'erreur que la confusion», citation de F. Bacon, reprise de Thomas Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques*, p. 40.

(8) La métonymie est l'attribution à une *res* du nom d'une autre *res* avec laquelle elle a une relation constatée qui est soit une relation structurelle (voile/voilier; fer/épée...) ou fonctionnelle (bure/bureau) soit une relation habituelle (voltaire/Voltaire).

(9) L'observation de J. Schlanger, in *Les concepts scientifiques*, p. 120: «La forme humaine des racines de mandragore a cessé d'être un fait objectif lorsqu'elle a cessé d'être un élément pertinent».

dans un premier temps, apparaît comme signifiante. Chaque ressemblance aperçue comme signifiante rassemble des entités autrement différentes. Donne naissance aux métaphores. Aux emblèmes.

Michelet a vu dans «les rizanthées mortelles» de la flore de Java, des «monstres de fleurs»:

«Leur non même (la racine-fleur) emblématise l'annulation du temps: elles ignorent le jet, la tige, la croissance, la durée. Mortes elles-mêmes à l'avenir, elles tuent autour d'elles.»¹⁰

Définir apparaît d'abord comme une opération «naïve», l'appréhension, à un instant donné, d'une certaine *res*, chose ou idée, comme une entité séparable.

Définir une *res*, c'est, idéalement, aller, progressivement, au delà de cette séparation vers la reconnaissance de ce qu'elle est, considérée en elle-même, essentiellement¹¹, en cohérence. C'est l'incohérence produite qui dénonce la confusion éventuelle d'une ressemblance avec une analogie.

Définir sans nommer, simultanément, ne vaut. Seul un nom retiendra la *res* à peine reconnue¹².

«Un être vivant est une mémoire qui agit.»¹³

Le non est mémoire.

Convenir encore et encore impose de garder la mémoire des définitions et des conventions antérieures nécessaires à chaque convention nouvelle.

Saint Augustin:

«*In te, animus meus, tempora metior.*»¹⁴

*

L'homme, jamais, n'a parlé au hasard!

Une langue de hasard serait incohérente et sans cesse différente.

L'homme parle une parole convenue.

Les savants arabes, particulièrement, ont montré que la convention d'une langue nécessite une langue précédente qui elle-même nécessite une langue avant elle...¹⁵.

(10) Citation et commentaire de L. Rétat, repris de «Rigueur et fantaisie du végétal dans la pensée de Michelet», p. 84-85.

(11) La conclusion du *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure: «La linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même».

(12) Puis la *res* «définition», elle-même, deviendra objet de réflexion, de science. Voir, dans l'excellent volume *La définition*, particulièrement l'étude de S. Auroux, «La définition et la théorie des idées».

(13) H. Laborit, *Une vie*, p. 105.

(14) Saint Augustin, *Confessions*, p. 322.

(15) Par exemple le philosophe et théologien ^cAli b. Ḥazm (Cordoue, 384/994; Manta Lišami, 456/1064), dans son *Al-ʿIhkām fī ʿUṣūl al-ʿaḥkām*, p. 33.

Croyants, ils ont conclu à l'institution divine de la langue, coïncidant ainsi avec le verset:

«wa ʿallama Llāhu ʿĀdama l ʿasmāʾa kulla hā»
 «Et [Allāh] enseigna à Adam tous les noms»¹⁶.

Si Dieu n'est pas l'Instituteur des langues des hommes, il faut que les hommes en soient les auteurs.

Il faut que les hommes qui les ont créées, s'ils les ont créées, aient été capables d'arrêter entre eux, d'emblée, les premières conventions nécessaires.

Ces hommes étaient capables d'opposer entre elles les entités qu'ils reconnaissaient autour d'eux.

«Tout système de références est fondé sur l'alternance des contraires, jour-nuit, chaud-froid, feu-eau, homme-femme...»¹⁷.

Ils étaient capables, pour les classer, de les réunir en ensembles, en sous-ensembles, en ensembles d'ensembles...

«Pour l'homme, la classification est un véritable instinct: on peut dire en un sens que les processus de la parole dans son ensemble se résume uniquement à répartir dans des classes différentes et selon le degré de ressemblance ou de dissemblance que l'on y découvrira, des phénomènes dont aucun n'est parfaitement identique à un autre.»¹⁸

Les ensembles, les sous-ensembles..., ainsi créés, entraient, *ipso facto*, dans la même opposition entre les entités, leurs éléments. Ils existaient par elle.

Cette opposition répétée est l'actualisation d'une combinatoire binaire.

Ces hommes étaient donc capables de combinatoire binaire¹⁹.

Capables de combinatoire binaire, ils ont «parlé» les entités du monde, autour d'eux, par le même *modus operandi* qui leur permettait de les concevoir.

Parallèlement²⁰.

«Comme dans le cas des femmes, l'impulsion originelle qui a contraint les hommes à "échanger" des paroles ne doit-elle pas être recherchée dans une représentation

(16) «Noms» ('*asmā*') est, par métonymie, dans ce verset, II/31, pour «langues». Le verset a été compris, généralement, comme signifiant qu'Allāh était l'Instituteur des langues des hommes. Il a été aussi interprété comme signifiant qu'Allāh avait octroyé aux hommes la capacité de fabriquer leurs langues.

(17) A. Leroi-Gourhan, *La mémoire et les rythmes*, p. 251.

(18) O. Jespersen, *Nature, évolution et origines du langage*, p. 375, §16, «L'instinct de classification». Dans un livre, original et fort, *Les deux logiques du langage*, M. Le Guern a montré dans l'«intension» et l'«extension» deux processus fondamentaux de classification.

(19) C. Lévi-Strauss rappelle, dans «La notion de structure en ethnologie», p. 334, que Boas, le premier a montré que les modèles pouvaient être conscients ou inconscients selon le niveau où ils fonctionnent.

(20) «Il n'y a probablement pas de raison pour séparer, aux stades primitifs..., le niveau du langage et celui de l'outil puisque, actuellement et dans tout le cours de l'histoire, le progrès technique est lié au progrès de symboles du langage», A. Leroi-Gourhan, *Technique et langage*, p. 163.

dédoublee, résultant elle-même de la fonction symbolique faisant sa première apparition? Dès qu'un objet sonore est appréhendé comme offrant une valeur immédiate [...] il acquiert une nature contradictoire dont la neutralisation n'est possible que par cet échange de valeurs complémentaires, à quoi toute la vie sociale se réduit.»²¹

Ainsi l'homme inventait, simultanément, le monde et son dire sur le monde²².

«Par le même acte, grâce auquel il tisse la langue hors de lui, il s'y tisse lui-même, et chacun tire autour du peuple auquel elle appartient un cercle dont il n'est possible de sortir qu'en entrant en même temps dans le cercle d'une autre langue.»²³

L'ancêtre de l'homme serait devenu homme en acquérant cette capacité binaire²⁴.

La constitution binaire de l'homme serait le seuil de son hominisation.

Évolution naturelle? Fiat divin?

*

La combinatoire binaire est la première des combinatoires.

Elle est *ipso facto* la combinatoire organisatrice des langues humaines naturelles²⁵.

Elle est heureusement simple, et surpuissante.

Aucune langue ne saurait en épuiser les ressources.

Elle s'accomplit, *en langue*, par oppositions successives, dans des opérations:

- de constitution d'ensembles, de sous-ensembles, d'éléments;
- de constitution des séquences d'éléments;

(21) C. Lévi-Strauss, «Langage et société», p. 77-78.

(22) C. Lévi-Strauss a écrit, p. 108 de son grand livre, *Les structures élémentaires de la parenté*: «Les schèmes mentaux de l'adulte [...] tous sont élaborés à partir d'un fond universel, infiniment plus riche que celui dont dispose chaque société particulière, si bien que chaque enfant apporte avec lui, en naissant, et sous une forme embryonnaire, la somme totale des possibilités dont chaque culture, et chaque période de l'histoire, ne font que choisir quelques unes». Cette préexistence, que l'éminent savant avance, d'un «fonds universel», qui serait inné, apparaît invraisemblable. Comment un embryon culturel pourrait-il être constitué si ce n'est par la mise en œuvre de la capacité binaire qui est le propre de l'homme?

(23) W. v. Humboldt, *Einleitung zum Kawi-Werk*, cité par E. Cassirer, *Langage et mythe*, p. 18.

(24) Cette capacité de combinatoire binaire ne serait-elle pas aussi la source de la «profonde insatisfaction de l'homme de [...] ce que l'on appelle la condition humaine. L'homme se sent déchiré et séparé [...] Cette séparation s'est constituée comme une rupture, à la fois en lui-même et dans le Monde. C'était une "chute", M. Eliade, «Méphistophélès et l'androgynie», p. 176-177.

(25) N. Chomsky a montré la nécessité d'une capacité innée dans l'homme sans toutefois identifier cette capacité: «Une approche rationnelle consisterait à supposer que, dans le domaine où nous avons certains résultats non triviaux concernant la structure du langage, les principes d'organisation qui déterminent les structures spécifiques du langage, les principes d'organisation qui déterminent les structures spécifiques du langage font simplement partie de l'état initial de l'organisme», *Théories du langage - Théorie de l'apprentissage*, p. 257.

- de mises en ordre ou arrangements de séquences d'éléments;
- de *commutation* paradigmatique d'un élément d'une séquence ordonnée;
- d'*opposition* syntagmatique de séquences ordonnées;
- de mise en relation biunivoque ou univoque de séquences ordonnées²⁶.

Chaque langue s'est constituée, de la sorte, sur un plan binaire mobilisant deux systèmes jumeaux:

- un système de nomination des entités et des expériences dont l'homme est le témoin ou qu'il imagine;
- un système de communication de ces expériences.

La combinatoire binaire, fondatrice des langues, commence par la combinaison, {X ↔ Y}, composée de deux entités «X» et «Y», et de la relation biunivoque, fondamentale, indissoluble, «↔», qui les relie.

Dans le système de nomination de chaque langue, cette relation biunivoque s'effectue comme une opposition, «vs», *entre deux paradigmes*; exemple:

/√ RRR + √R/	vs	/√R + √RRR ²⁷
/katab + t - a/	vs	/t - a + ktub(u)/
«Tu as écrit»	vs	«Tu écris»

on entre *deux schèmes*; exemple:

/katab + t - a/	vs	/katab + t + i/
«Tu as écrit (homme)»	vs	«Tu as écrit (femme)»

La relation biunivoque, «vs», est, dans le système de nomination, la seule relation possible, car étant elle-même «opposition», elle ne peut générer, par opposition, aucune autre relation, différente, qui serait univoque.

Dans le système de communication de chaque langue, la relation biunivoque se réalise comme une relation de «déclaration» du lien, indissociable, entre *deux unités de nomination*. Ces deux unités forment avec elle le noyau indispensable de leurs phrases structurées. Cette relation biunivoque, première, génère, par opposition, deux autres relations, univoques, l'une, non hiérarchisée, de coordination, l'autre, hiérarchisée, de subordination. Ces deux relations secondes constituent avec elle la structure, simple, *universelle*, des phrases²⁸.

(26) Voir A. Roman *La systématique de la langue arabe*, Avant-propos, N. 2.

(27) «√» est pour «racine»; «R», pour «consonne radicale».

(28) La proposition de R. Thom, rapportée dans J. Petitot, *Entrevue avec René Thom*, est, *senz'altro*, plus pittoresque; «J.P.: "Votre hypothèse est [...] que les actions archétypales comme capturer, prendre, couper, lier etc. sont devenues par ritualisation les matrices de toutes les structures syntaxiques" - R.T.: "Oui. Elles ont capturé les structures plus complexes. La meilleure preuve c'est qu'il n'existe pas de verbes de valence supérieure à quatre. C'est la règle des phrases de Gibbs". Ce passage est ici repris de P. M. Lavorel, *Aspects de la performance linguistique*, Tome I, p. 475. Remerciement à M. Le Guern à qui je dois de connaître cette excellente thèse.

Les relations qui structurent la systématique de chaque langue sont abstraites. Elles sont donc intemporelles. Elles sont, en langue, actualisées par les unités de nomination qu'elles relient et spécifiées par des morphèmes *ad hoc*: modaux, modalités, coordonnants, fonctionnels.

Aucun de ces morphèmes ne «multiplie» ou «divise». L'«addition» est réalisée par la «coordination», «+»; la «soustraction», par une modalité *ad hoc*, exceptive, qui spécifie une autre relation, la relation «↑», de subordination. Ainsi, en langue, la soustraction, remarquablement, n'est pas symétrique de l'«addition». Cependant l'on peut voir dans l'ellipse, qui est l'absence dans une phrase d'un élément structurellement nécessaire, une «soustraction structurelle». Il faut relever encore que les langues ignorent aussi l'«élément neutre» propre aux groupes. Elles n'emploient pas le «un» dans leur systématique et non plus le «zéro». Le signifiant «zéro» de tel signifié, le masculin, le singulier, par exemple, est de la même nature de l'ellipse. Sa désignation par «zéro» est une figure. Le «zéro», on le sait, a été inventé, tardivement, par l'observation d'un manque dans la notation de l'ordre des nombres.

L'homme inventera d'autres combinatoires, très tard dans son aventure. Ses langues, alors, auront été constituées depuis des millénaires. Et ces nouvelles combinatoires, savantes, ne pourront être exploitées par lui qu'avec des outils de calcul.

*

La nature exsude des nombres. Les hypothèses de Pythagore, nombre», de Galilée selon qui les mathématiques gouverneraient la nature. Cette prodigieuse intuition de Galilée, pourrait être, ici, «parodiée»: les opérations ensemblistes gouverneraient les langues humaines «naturelles».

En langue, le nom commun, s'il est d'une *res*, dès lors même qu'il est abstrait d'une certaine collection de ces *res*, implique le nombre.

En langue, les quantités, qui sont la première mesure, évidente, des unités de nomination et les accents, compagnons constants de la voix, seront, plus tard, administrés par la rhétorique et la poésie que leurs rythmes auront fait naître.

*

La convention humaine fondatrice est la convention des langues.

C'est parce qu'elle est fondatrice que l'homme croira au pouvoir des noms³⁰.

(29) Voir sur la démarche de Galilée, les réflexions de R. Thom, dans *Paraboles et catastrophes*, p. 65 et 125.

(30) La connaissance d'un «nom commun» donné à un certain référent, identifié, telle herbe, par exemple, sert, d'évidence, celui qui a cette connaissance. Linné: «Nomina si nescis perit et cognitio rerum». C'est par hypallage qu'il est dit que le «nom» donne un pouvoir sur le nommé. Hypallage symétrique, la personnalisation, qui projette le «je» sur l'entité à laquelle il prête sa vie. Cf. R. Thom, *Paraboles*

Jusqu'à croire que la connaissance du «centième Nom de Dieu» lui donnerait pouvoir sur Dieu!

Jusqu'à inventer les rites de fondation³¹, les rites de création «Ceci est mon sang...».

Plus banalement, les formules pareilles à des noms propres, qui ont leur efficacité dans un certain cadre de règles: /ʔanti tāliq/, qui répudie une épouse; «La séance est ouverte»... Ici, la relation biunivoque relie une phrase faite formule et une expérience de vie exactement circonscrite, indissociable de la personne autorisée qui prononce la formule, *hic et nunc*.

*

Toute combinatoire est ouverte. Le nombre de ses combinaisons possibles n'est limité que par le nombre des éléments qu'elle met en relation.

Ainsi, heureusement, le nombre des éléments entrant dans la systématique des langues est restreint. L'«infinie» diversité des entités du monde est dite par la diversité homologue des racines des unités de nomination que le système de nomination de chaque langue coule dans ses formes en conséquence en nombre réduit. L'«infinie» diversité des expériences du monde est dite par des phrases dont la longueur est limitée par la mémoire des locuteurs. Les quelques dizaines de phonème adoptés par chaque langue parmi les centaines possibles ne connaissent d'autres combinaisons que celles que leur concèdent leurs syllabes.

La reconnaissance d'un élément «embarque» l'homme dans la recherche du deuxième élément, que l'élément reconnu d'abord annonce comme son partenaire immanquable dans la combinaison en suspens³².

La curiosité de l'homme est immanente dans sa constitution binaire³³.

Curieux, il va ainsi d'«équation à une inconnue» en «équation à une inconnue»³⁴.

et catastrophes, p. 154: «Je crois que l'origine du langage est justement ceci: un processus permettant de désamorcer le pouvoir de fascination des formes externes grâce à la construction de concepts».

(31) La fondation de Rome, Bagdad, ville ronde. M. Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, p. 33: «Par le paradoxe du rite, tout espace consacré coïncide avec le Centre du Monde, tout comme le temps d'un rituel quelconque coïncide avec le temps mythique du "commencement"».

(32) M. Eliade rapporte dans *La nostalgie des origines* de nombreux systèmes de polarité.

(33) D. Ruelle, évoque, non sans humour, dans *Hasard et chaos*, p. 214, une autre origine à cette «pulsion» des chercheurs: «La psychanalyse suppose que c'est la curiosité sexuelle. Vous commencez par vous demander d'où viennent les petits bébés puis, de fil en aiguille, vous vous trouvez à préparer de la nitroglycérine ou à résoudre des équations différentielles [...] Mais si la curiosité sexuelle est à l'origine de la science, quelque chose d'autre vient bientôt s'y ajouter qui est fondamental: le fait que le monde est compréhensible».

(34) L'on sait que la connaissance de l'«équation à une inconnue» est très ancienne.

Sa curiosité est son avenir³⁵.

Comme il recherche la *res*, l'objet ou l'idée, qu'implique la *res* déjà reconnue, le «tesson», le *sumbolon* des Grecs, il invente le symbole.

*

La relation biunivoque est indifférente à l'ordre.

L'homme binaire découvre sa liberté, hors du temps, dans la liberté des positions de deux éléments accouplés par une relation biunivoque.

Il la découvre, dans le temps, entre deux actes non ordonnés, l'un et l'autre sans urgence.

Ainsi il découvre des ordres concurrents.

Il trouve dans l'ordre qu'il choisit librement un plaisir, une beauté, qui deviennent les raisons de son choix.

Il fera de l'ordre une figure, en opposant l'un contre l'autre, deux ordres possibles. En langue, «*Homo loquens*» vs «*Loquens homo*»³⁶.

Le syllogisme, qui est une procédure particulière de division et de définition, est un autre exemple d'emploi rhétorique de l'ordre. L'effet qu'il produit naît de l'ampleur qu'il donne à la pensée qu'il déploie à travers ses propositions successives: tous les hommes meurent avec Socrate.

*

La curiosité de l'homme, non moins que le besoin, le porte à accroître ses connaissances.

«Anthropogénèse.»³⁷

La force de sa curiosité est variable. Et aussi l'effort qu'elle suscite³⁸.

(35) Selon A. Leroi-Gourhan (*Technique et langage*, p. 296-297), l'audio-visuel favorise «la perte de l'exercice de l'imagination dans les chaînes opératoires vitales» en raison non de «l'appauvrissement des thèmes» mais de «la disparition des variantes imaginatives personnelles [...] tout devient d'une réalité absolument nue, à absorder sans effort, le cerveau ballant». Et J.-P. Changeux, *L'homme neuronal*, p. 373-375.

(36) Ainsi la rhétorique biblique s'est construite sur des oppositions immédiates, des chiasmes, dans des emplacements généraux. Voir L. Pouzet, *Rhétorique sémitique - Textes de la Bible et de la Tradition musulmane*, co-écrit avec R. Meynet, N. Farouki et A. Sinno; M. Cuypers, «L'analyse rhétorique: une nouvelle méthode d'interprétation du Coran».

(37) «L'histoire, dans sa réalité efficace est, selon le mot de Kojève, une "anthropogénèse" dans laquelle l'espèce humaine, l'humanité tout entière, passe, de génération en génération, de l'état animal porteur du concept d'homme, de raison, de liberté, à l'état d'homme achevé, libre, raisonnable, parfaitement sage, c'est-à-dire omniscient et [...] satisfait, satis-fait», R. Polin, *La création des cultures*, p. 3.

(38) Rythmes de vie différents des différentes communautés. M. Eliade, dans *Le mythe de l'éternel retour*, p. 173-174: «Le refus opposé à l'histoire par l'homme archaïque, son refus de se situer dans un temps concret, historique, trahirait [...] une lassitude précoce, la phobie du mouvement et de la spontanéité;

Sa curiosité, quand elle est forte, ambitieuse prématurément, n'accepte pas l'échec. Il invente donc des réponses, des identités dont il affuble les entités du monde, les phénomènes de la nature, qui le frappent. Il invente des cosmologies fabuleuses, minutieuses, d'autres êtres que ceux qu'il voit³⁹.

Il croit «raisonner» le monde.

Pascal remarque dans l'*Avis au Lecteur* qui accompagne le *Récit de la grande expérience*, publié en octobre 1648⁴⁰:

«On avait inventé exprès cette horreur imaginaire du vide, pour [...] rendre raison [des phénomènes qui procèdent de la pesanteur de l'air]. Ce n'est pas en cette seule rencontre que, quand la faiblesse des hommes n'a pu trouver les véritables causes, leur subtilité en a substitué d'imaginaires, qu'ils ont exprimées par des noms spécieux qui remplissent les oreilles et non pas l'esprit; c'est ainsi que l'on dit que la sympathie et antipathie des corps naturels sont les causes efficientes et univoques de plusieurs effets, comme si des corps inanimés étaient capables de sympathie et antipathie; il en est de même de l'antipéristase⁴¹, et de plusieurs autres causes chimériques, qui n'apportent qu'un vain soulagement à l'avidité qu'ont les hommes de connaître les vérités cachées, et qui loin de les découvrir, ne servent qu'à couvrir l'ignorance de ceux qui les inventent, et à nourrir celle de leurs sectateurs.»

L'homme crée des noms réalistes et il crée des «noms spécieux». Le développement de sa langue accompagne le développement de sa connaissance. Sa langue est indissociable de sa reconnaissance du monde, de sa connaissance. Sans elle, sa connaissance s'évanouirait. Les textes qu'il compose sont la mémoire de sa connaissance, de ses expériences. Les unités de nomination prennent dans ces textes les valeurs de ces expériences⁴².

*

Les définitions sans lesquelles une organisation ne peut être reconnue sont prégnantes de clôtures.

La rupture de clôtures, *contra* telles premières définitions, est indissociable de la recherche.

Chaque recherche est, en principe, une remontée vers la nouvelle hypothèse fondatrice.

en définitive, placé entre l'acceptation de la condition historique et de ses risques d'une part, et sa réintégration dans les modes de la Nature de l'autre, il opérerait pour cette réintégration».

(39) C. Lévi-Strauss - *Les structures élémentaires de la parenté*, p. 54 - rapporte cette hypothèse de Gobineau, à laquelle il trouve «une certaine vraisemblance», «selon laquelle la prolifération des êtres fantastiques [...] s'expliquerait moins, par une richesse imaginative, que par l'incapacité de concevoir les étrangers sur le même modèle que ses concitoyens».

(40) M. Le Guern, *L'image dans l'œuvre de Pascal*, p. 15, note 26. Le texte est dans l'édition des *Œuvres complètes* due à Michel Le Guern, Tome I, p. 436.

(41) L'«antipéristase» est le «choc en retour de l'air» par lequel Aristote expliquait certains mouvements.

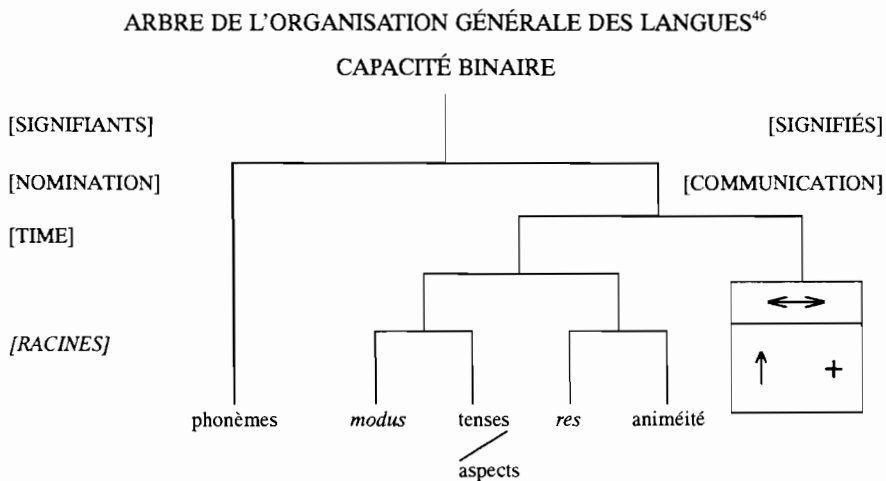
(42) Voir note 55.

Mais il n'y a pas de voie de la découverte. La question de Ferdinand de Saussure, «*Unde exoriar?*»⁴³, son interrogation cartésienne laissée par lui en suspens, ne trouve jamais de réponse que dans une intuition, pareille à une «prophétie profane». C'est elle qui ordonne la recherche. L'homme alors cherche ce qu'il a trouvé.

La «division» de Descartes est un premier inventaire des branches détachées de l'arbre conceptuel non encore reconnu, branche après branche⁴⁴.

L'hypothèse composera l'arbre entier.

L'hypothèse binaire, par exemple, compose un arbre binaire des langues⁴⁵:



Dans cette hypothèse, les langues ne sont plus lâchement réglées en ensembles ayant renfermé, de tout temps, et des paradigmes et des entités absolues⁴⁷.

(43) «D'où commencer?», F. de Saussure, *Écrits de linguistique générale*, p. 281. Cette citation est reprise des textes du Genevois conservés à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève.

(44) R. Descartes, *Discours de la méthode*, p. 18-19, p. 29.

(45) Cet arbre est repris d'«Interrogation sur deux énigmes posées par la culture et la langue arabes».

(46) L'hypothèse d'une organisation générale des langues est confortée par l'étude de l'aphasie: «Le linguiste ne peut que s'accorder avec Jackson sur l'idée que loin d'être une perturbation aléatoire, la pathologie du langage obéit à un ensemble de règles, et que, de plus, il n'est possible de mettre en lumière aucune règle sous-jacente à la régression du langage sans l'emploi cohérent d'une méthodologie et de techniques relevant de la linguistique. Les désordres du langage déploient un ordre particulier qui leur est propre, et exigent une comparaison linguistique systématique avec le code verbal normal», R. Jakobson, in *Langage enfantin et aphasie*, p. 133-134.

(47) Exemple extrême: les «particules de négation» de la langue arabe qui sont en fait des morphèmes construits.

Autrement, la «division» est aussi une ruse de l'être devant l'effort à accomplir, ainsi réduit en une «monnaie».

Elle peut être aussi une «fausse sortie», psychologique, du temps qui est l'une des mesures de l'effort.

*

«Je» vs «non Je».

«En vérité le mot *Je* est le shibboleth de l'humanité.»⁴⁸

L'homme invente l'autre.

«Le couple *Je-Tu* [...] le couple *Je-Cela*.»⁴⁹

Il invente ses parentés.

La relation biunivoque, fondatrice de ses langues, se fait solidarité conjugale, filiale, fraternelle⁵⁰.

L'homme invente ses sociétés, des institutions.

Hors des liens de parenté, ses rapports avec les autres se construisent parallèlement aux relations univoques de coordination et de subordination de ses langues.

Symétriquement, ses relations de sang peuvent être déniées, ses relations contractuelles peuvent être interrompues, abolies.

Mais les relations rejetées demeurent comme autant de possibles.

*

Les rapports de l'homme avec la nature, avec ses actions, son travail, les actions et les phénomènes dont il est le témoin, sont tout autres. Là nulle ressemblance avec les relations biunivoque et univoques à l'œuvre dans ses langues et ses sociétés.

Un système physique est essentiellement différent d'un système linguistique. Un système physique peut être ouvert, le nombre de ses éléments, des interactions

(48) M. Buber, *Je et Tu*, p. 101.

(49) M. Buber, *Je et Tu*, p. 19, la première page de son texte.

(50) «Les règles de la parenté et du mariage [...] sont l'état de société lui-même, remaniant les relations biologiques et les sentiments naturels, leur imposant de prendre position dans des structures qui les impliquent en même temps que d'autres, et les obligeant à surmonter leurs premiers caractères», C. Lévi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté*, p. 562. Ainsi, de la Sibérie orientale à l'Assam, de l'Inde à la Nouvelle Calédonie, «le mariage avec la fille du frère de la mère [...] organise, entre toutes les générations et entre toutes les lignées, une vaste ronde de réciprocité [...] tandis que le mariage avec la fille de la sœur du père oblige, de génération en génération et de lignée en lignée, à interrompre et à renverser les parcours», *id.*, *ibid.*, p. 519. Le chiasme de certaines des modalités de la langue arabe, celui de ses modalités d'agentivité, par exemple, ne laisse pas d'apparaître parallèle à ces séquences croisées.

entre eux, n'est pas fini. Un système linguistique et fermé⁵¹. Le nombre de ses éléments est fini. Les interactions entre ses éléments sont, petitement, au nombre de quatre⁵². Un système physique est spatial. Non seulement un système linguistique ne l'est pas, mais, remarquablement, aucune langue n'a, parmi ses pièces, un morphème d'espace: toutes disent l'espace par des unités de nomination qui le nomment, qu'elles utilisent dans leurs phrases comme des compléments de procès.

En effet il ne peut y avoir une «conjugaison» de l'espace parallèle à la conjugaison du temps telle qu'elle est mise en œuvre dans le verbe; l'expression systématique du temps, unidimensionnel, est réalisable, est réalisée, par sa réduction, facile, à une ligne. Inversement, la réduction de l'espace multidimensionnel, multiforme, est irréalisable; son expression systématique, bien qu'elle puisse, désormais, être calculée, est hors de portée des langues humaines naturelles.

Les règles des langues ne sont donc pas les lois des sciences. Ce sont des calculs, des schémas, des plans, des formules, qui expriment, scientifiquement, la connaissance du monde physique.

Les «lois» des langues ne sont pas les «lois» de la pensée⁵³.

*

L'essence binaire de l'homme s'inscrit dans le temps.

Le temps, par elle, s'impose à lui.

L'homme binaire, dont le sentiment du temps est le premier sentiment, s'affronte au temps.

Dans sa vie quotidienne, dans ses croyances.

Dans sa vie quotidienne, son impatience est un désir de mettre le temps au pas, de lui donner mesure humaine⁵⁴. Impatience fréquente du locuteur qui se décharge sur le référent de ce qu'il a cru pouvoir ne pas dire: son emploi d'un «pronom», au lieu du «nom»; son emploi, naïf, d'un même «nom» pour des référents différents, «Ne lui offre pas ce livre, il l'a déjà»⁵⁵.

Dans ses croyances.

*

-
- (51) P. M. Lavorel a écrit, *op. cit.*, p. 487: «Un émetteur-récepteur de langage n'est pas un système fermé qui fonctionnerait de façon autonome». Oui. Mais la langue elle-même, en elle-même, est un système fermé.
- (52) Dans le système de nomination, la relation biunivoque, « \leftrightarrow », réalisée comme une «opposition»: «VS». Dans le système de communication, la relation biunivoque, « \leftrightarrow », réalisée comme une «déclaration», les relations univoques de «coordination», «+», et de «subordination», « \uparrow ».
- (53) L'hypothèse de Whorf ne saurait être retenue.
- (54) Écrasement du temps: information de l'instant, «live»..
- (55) «Variation référentielle»? «Anaphore divergente»? G. Kleiber, dans «Sur la définition sémantique d'un mot - Les sens uniques conduisent-ils à des impasses?», maintient l'unité sémantique du nom: sa diversité, apparente, serait, principalement, le fait d'une «métonymie intégrée».

Le temps peut, non pas, être arrêté, mais emprisonné dans un cycle.

L'homme a cru au recommencement du temps.

Cette croyance semble être restée tard vivante chez les Arabes.

La culture arabe était avant l'Islam une culture de grands nomades.

À ces hommes leur ronde nomade, la ronde des corps célestes, le retour des jours, la laisse des tâches répétées, pouvaient apparaître comme le mouvement même de la nature des choses⁵⁶.

Le Poète:

«Je tiens des moments
comme une ronde.»⁵⁷

La répétition est affine au temps monotone. L'homme à la roue croyait constater l'éternel retour du temps⁵⁸.

La généalogie de ces hommes était un arbre vivant qu'ils concevaient comme un seul arbre du sang et du savoir.

L'Islam remplacera cet arbre par un arbre nouveau, l'arbre des prophètes qui rapporteront à Allāh le savoir des hommes, Ses créatures. La lecture majoritaire que la culture qui naîtra des conquêtes arabes fera, en effet, du Coran la Parole d'Allāh, une Parole, incréée, intemporelle, seule, à même de dire aux générations des hommes un monde immobile⁵⁹.

La langue est arrêtée. Une parole inventée par l'homme, qui dirait un monde nouveau, est sans légitimité.

L'interdiction de la création linguistique est interdiction de rupture. Parallèlement, l'interdiction de l'image qui tient à la création linguistique.

L'arrêt de la langue commande l'arrêt du temps. L'homme, dépossédé de son «Je», ne peut faire son histoire⁶⁰.

(56) Cf. A. Y. Gourevitch, «Le temps comme problème d'histoire culturelle», p. 259-260, 263, 273.

(57) J. Bencheikh, *Sans répit de lumière*, p. 9.

(58) Voir les faits documentés et commentés par M. Eliade dans *La nostalgie des origines*.

(59) Selon L. Massignon, dans le «Le temps dans la pensée islamique», p.606: «Pour le théologien musulman, le temps n'est [...] pas une "durée" continue, mais une constellation, une "voie lactée" d'instant». Le mu^tazilisme, qui prétendait que le Coran était créé, le faisant ainsi entrer dans l'histoire des hommes, sera bientôt marginalisé. 'Abū Bakr ar-Rāzī, Rhazès en Occident, né à Rayy, en 251/865 ou 320/932, «seul de toute sa civilisation, [...] soutient l'idée d'une science perfectible et en progression» (D. Urvoy, *Les penseurs libres dans l'Islam classique*, p. 147).

(60) Selon M. Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, p. 122: «Les Hébreux furent les premiers à découvrir la signification de l'histoire comme une épiphanie de Dieu»; p. 130: «Dans la conception messianique l'histoire doit être supportée parce qu'elle a une fonction eschatologique, mais elle ne peut être supportée que parce qu'on sait qu'elle cessera un beau jour. L'histoire est ainsi abolie, non par la conscience de vivre un éternel présent (coïncidence avec l'instant atemporel de la révélation des archétypes) ni par le moyen d'un rituel périodiquement répétée [...] elle est abolie dans le futur»; p. 158: «L'homme des civilisations

Dans le monde musulman ancien, le «Je» se fond dans le *'iğmā'*, ce consensus communautaire qui est la réalisation idéale de la chaîne, ininterrompue, de garants de l'intégrité du savoir immuable, octroyé par Allāh.

L'homme reste relié à Allāh par cette chaîne, dite *Canana*: [Un Tel] le tenant d'[Un Tel]... L'histoire de l'homme est celle même de la prophétie. Adam, le premier homme, est également, nécessairement, le premier prophète⁶¹.

Les biographies exemplaires sont des Imitations.

La négation du changement du temps est également «impensée» d'une autre vie après soi, sur terre, différente.

La méconnaissance du temps, le refus du temps, impliquent, entraînent la méconnaissance, le refus de l'«autre» perçu comme une altération du temps arrêté qui ne saurait être vécu, imaginé, autrement. Ainsi sont évincés les autres possibles. Cela non musulman, semble-t-il, mais nomade et arabe. Cela, nomade et arabe, projeté sur le «musulman» qui l'a relayé.

Dans le monde occidental, le mythe de Sisyphe est un mythe du temps immobile⁶².

*

Dans sa relation essentielle au temps, l'homme, imaginant l'opposition immédiate, {[+Temps] vs [-Temps]}, va vers des dieux qui sont rendus puissants par leur éternité mais qui restent semblables à lui⁶³, idoles de la ka'ba, dieux de l'Olympe...

(Œdipe dit:

«Les dieux seuls sont exempts de la vieillesse et de la mort; toutes choses en dehors d'eux sont brassées par le temps souverain.»⁶⁴

Cependant la combinatoire binaire dont il a la capacité conduit l'homme à la double mise en vis-à-vis:

- {«combinatoire binaire» ~ «non combinatoire binaire»}
- {«combinatoire» ~ «non combinatoire»}

traditionnelles n'accordait pas à l'événement historique de valeur en soi, il ne le regardait pas [...] comme une *catégorie spécifique de son propre mode d'existence*. Voir G. Pàttaro, «La conception chrétienne du temps».

(61) Ainsi «la révélation est toujours présente au monde et [...] chacun peut se sauver par l'adhésion ou se perdre par le refus», D. et M.-T. Urvoy, *Les mots de l'islam*, p. 75.

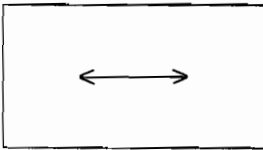
(62) Le mythe de Sisyphe peut aussi être interprété, anachroniquement, comme l'expression de la tension de l'homme vers Dieu, de sa quête de Dieu. Sisyphe mystique.

(63) E. Cassirer, *Essai sur l'homme*, p. 144: «C'est cette imperfection et ce défaut des dieux personnels grecs qui étaient à même de combler l'abîme séparant la nature humaine de la nature divine».

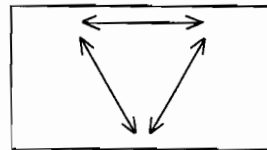
(64) Œdipe à Colone; citation de G. E. R. Lloyd, «Le temps dans la pensée grecque», p. 143, qui écrit, en conclusion: «Le sentiment du lien existant entre l'ordre temporel et l'ordre moral demeure l'un des principaux thèmes de la conception grecque du temps et du monde».

La première mise en vis-à-vis, {«combinatoire binaire» ~ «non combinatoire binaire»}, que les mathématiciens modernes calculeront, n'est pas une opposition. La «combinatoire n-aire», avec «n» > 2, qui prend naissance, en physique dans l'opposition {«Ø» vs «1»}, où «Ø» et «1» représentent non pas deux abstractions mais deux états physiques, n'est différente de la «combinatoire binaire», où «n» = 2, que par le nombre des mêmes relations, biunivoques ou univoques, qu'elle met en œuvre dans une même combinaison.

Combinatoire binaire



combinatoire ternaire...



La deuxième mise en vis-à-vis est une opposition binaire: elle oppose la relation biunivoque ou univoque qui structure une combinaison à l'absence de toute relation dans une entité sans aucun agencement semblable.

Ainsi les phrases structurées,

/ʔal ʔinsa:nu ↔ na:tiqu/

«Homo ↔ loquens»

s'opposent aux phrases non structurées, opaques, les onomatopées animales:

/ʂah/

«chut!»

Les entités ainsi réalisées au-deçà de toute combinatoire sont autant d'applications identiques qui sont habituellement représentées par une boucle se refermant sur son point de départ:



*

L'homme découvre l'opposition essentielle: { [«deux»] vs [«Un»] }⁶⁵.

(65) C. Lévi-Strauss, a, dans *Les structures élémentaires de la parenté*, relevé, p. 7, ce «fait remarquable»: «Ce sont surtout les sentiments que nous associons volontiers à la partie la plus noble de notre nature, dont l'expression semble pouvoir être identifiée le plus aisément chez les anthropoïdes: ainsi la terreur religieuse et l'ambiguïté du sacré»

Il l'explore.

Il imagine l'accomplissement du «un» dans la fusion chimérique du couple en un seul être, androgyne⁶⁶.

Il trouve Dieu.

«Monotheism, for the most part quite independently of Judaism and Christianity, was increasingly widespread by the time of late antiquity, certainly among the educated and in particular in the Greek east.»⁶⁷

«Si le monothéisme s'est développé dans le néolithique méditerranéen, la personification de Dieu sous des traits humains [...] puis son identification au père tout-puissant, doit correspondre à un schéma psychologique fondamental puisqu'on le retrouve dans des sociétés qui n'avaient pas eu de contact avec l'Occident: chez les Inacs par exemple.»⁶⁸

Il entend Sa Parole.

Il invente entre Dieu et lui, dans ses religions, dans ses philosophies, des êtres intermédiaires, «des noms spécieux», qui lui permettent de diviser, de réduire, d'apprivoiser, ce qu'il feint de considérer comme une distance infinie entre son Créateur et lui et qu'il sait être non pas une distance mais une fracture: l'homme est «deux»; Dieu est «Un»⁶⁹, Transcendant.

Le cri de Job, raisonnable: «Qu'aurais-je à faire avec un Dieu que je comprendrais?».

Un Dieu compréhensible par l'homme serait non Unaire.

*

La Parole de Dieu devient le texte fondateur de l'homme.

(66) Le mysticisme, parallèle à la recherche de l'androgyne.

(67) «Polymnia Athanassiadi e Micheal Frede sintetizzano con queste parole il [superamento della tradizionale contrapposizione tra monoteismo giudaico-cristiano da una parte e politeismo pagano dall'altra]», L. Lugaresi, in «Politeismo, monoteismo, relazione trinitaria», p. 153 et notes 2-6. Remerciements au R.P.M. Borrmans à qui je dois de connaître cette étude. H. Hatzfeld a fait dans *Les racines de la religion*, p. 142-143, une hypothèse très différente de celle présentée ici: «La divinité n'est d'abord, pourrait-on dire, que la trace laissée par les gestes, l'implication de certaines pratiques [...] Ce ne sont pas les dieux, c'est bien plutôt la divinité en général qui nous semble venir des rituels, et je dirai: en venir nécessairement [...] C'est le caractère institutionnel des rites qui fonde la divinité». Autrement encore, A. Lemaire s'est attaché, dans son livre, p. 16-17, à l'histoire de la *Naissance du monothéisme*: «Essentiellement monolâtrique à ses débuts, le yahwisme va se transformer, tantôt sous l'effet d'une lente évolution, tantôt sous la pression de réformes autoritaires ou d'événements dramatiques. Cette religion de YAHW aboutira ainsi à l'affirmation claire du monothéisme universaliste théorique par [l'éclair de génie d'] un prophète anonyme du VI^e s. av. J.C., en exil, quelque part en Babylonie».

(68) J. Ruffié, *De la biologie à la culture*, Tome II, p. 247.

(69) Pour le théologien et savant allemande Nikolaus Krebs dit Nicolas de Cusa, 1401-1464, «la *coincidentia oppositorum* était [...] la définition la moins imparfaite de Dieu», M. Eliade, «Méphistophélès et l'androgyne ou le mystère de la totalité», p. 115.

Il se soumet tout d'abord à ce texte, sa première hypothèse nécessaire, originelle, fondatrice, sa première instruction. Il interroge cette Parole où il commence, et se règle sur les lois, les codes, les coutumes qui naissent d'abord de cette Parole.

Il construit ainsi une certaine culture contre les «contraintes fondamentales [de son comportement génétique] qui restent essentiellement prédatrices»⁷⁰.

Du même mouvement il construit une certaine civilisation faite de sciences, de techniques, de recettes.

Sa culture, sa civilisation, sa capacité de combinatoire binaire en est prégnante.

La voie vers le «Un», tracée par sa nature binaire, peut lui apparaître, cependant non pas comme un artefact, une séquelle inévitable, insignifiante, de sa nature binaire qui est sa condition humaine et sans laquelle il n'existerait pas comme homme.

Les constitutions humaines nées du texte «inspiré», se développent en concurrence avec lui, dans son cadre, dans le cadre d'idéologies nouvelles, profanes, se prétendant seules légitimes.

Rapportées d'abord, confusément, aux Écritures, des formules, les slogans, sont bientôt affirmées absolument.

Chaque slogan est une onomatopée idéologique!

Le slogan ne connaît que lui. Nulle généalogie. Nulle généalogie des fautes. «Time must have a stop»⁷¹.

Le slogan a une ambition performatrice.

L'autorité comme un ersatz de l'absolu.

L'homme, qui, éventuellement, refuse la croyance en un «Dieu Un», qu'il ne reconnaît pas, l'«un» lui étant imposé par sa propre constitution binaire, l'«Un», pour lui, redevient humain et se réalise désormais dans le service non égoïste d'«autrui». Il discerne ainsi un autre accomplissement, sublimé, des solidarités impliquées par sa constitution binaire.

Il lui faut alors refonder sa culture sur la personne.

«L'amour du prochain est notre destin intime.»⁷²

«La règle fondamentale de l'éthique est l'altruisme.»⁷³

(70) A. Leroi-Gourhan, *La mémoire et les rythmes*, p. 25.

(71) Le titre du roman d'Aldous Huxley, publié en 1945, traduit sous le titre *L'Éternité retrouvée*.

(72) G. Bachelard, p. 9 de sa préface au *Je et Tu* de Martin Buber.

(73) J. Ruffié, *De la biologie à la culture*, Tome II, p. 89. F. Crespi se demande, dans *Médiation symbolique et société*, p. 194, «si l'éthique n'est pas, dans sa négativité par rapport aux déterminations du sens, le fondement ultime de la socialité et la seule vraie légitimation du politique».

Si, toutefois, le service d'autrui lui apparaît sans valeur fondée absolument, il peut se retrancher et, face à lui-même, rentrer en lui-même, fonder sa vie sur sa vie sur sa personne⁷⁴.

Il ira, éventuellement, vers l'«animal de compagnie», l'unaire animal auquel son illusion prête sa propre capacité de parole.

«Je regarde parfois ma chatte au fond des yeux. L'animal ne tient pas seulement de nous, comme nous l'imaginons parfois, le don du regard vraiment "parlant"; il a acquis, au prix de son ingénuité élémentaire, la faculté de nous adresser ce regard, à nous qui ne sommes plus des animaux.»⁷⁵

Or il manque à l'animal la conscience du temps si même il a la mémoire, indispensable à la vie, des réactions et des actions qui constituent ses expériences. Les séquences de ses réactions, de ses actions, sont ordonnées, forcément, mais immédiates, arrêtées hors du temps conscient, maîtrisé qui est la condition de leur développement:

«Seul ce qui excite un instinct singulier [...] seul cela "est là" pour l'animal [...] Dès [...] que l'instinct est calmé et satisfait, l'être, l'univers des représentations retombe sur lui-même. Si une nouvelle excitation atteint la conscience animale, cet univers peut renaître: mais il reste toujours à l'intérieur des limites étroites des excitations et des mouvements respectifs. Les ébauches singulières ne remplissent jamais que le moment lui-même.»⁷⁶

Déjà Descartes:

«C'est une chose bien remarquable, qu'il n'y a point d'hommes si hébétés [...] qu'ils ne soient capables d'arranger ensemble diverses paroles [...] et qu'au contrainte, il n'y a point d'autre animal, tant parfait et tant heureusement né qu'il puisse être, qui fasse le semblable [...] c'est la nature qui agit en eux, selon la disposition de leurs organes: ainsi qu'on voit un horloge [...] peut [...] mesurer le temps plus justement que nous avec toute notre prudence.»⁷⁷

Devenu sujet d'une application identique, hors lien, l'homme peut traduire l'absence de liens en anarchie, en nihilisme, en violence.

Pascal:

(74) S. Weil, *Écrits de Londres et dernières lettres*, p. 11-12: «L'homme ne peut pas se prendre pour but lui-même. S'il l'essaie, il tombe dans la recherche du plaisir immédiat, l'indifférence, l'ennui. Il lui faut un but hors de lui. Or toutes les choses en ce monde hors de lui lui sont inférieures. Une seule a sur lui l'apparence de la supériorité. C'est la société. Mais c'est une fausse apparence. Quant aux autres hommes, ils lui sont supérieurs ou inférieurs à tel ou tel égard, mais ils sont essentiellement ses semblables. Pourquoi les prendrait-il pour but s'il ne peut pas se prendre pour but lui-même?».

(75) M. Buber, *Je et Tu*, p. 142-143.

(76) E. Cassirer, *Langage et mythe*, p. 55. A. Leroi-Gourhan, *La mémoire et les rythmes*, p. 44: «La considération du comportement opératoire des grands singes laisse l'impression de technicité éparse, virtuelle».

(77) R. Descartes, *Discours de la méthode*, p. 57-59.

«La pente vers soi est le consentement de tout désordre, en guerre, en police, en économie.»⁷⁸

Sinon, contre ce penchant, cette tentation, l'homme peut s'efforcer de transformer sa civilisation en culture.

«Par la hauteur même de son ambition, l'éthique de la connaissance pourrait [...] satisfaire [son] exigence de dépassement.»⁷⁹

Cet effort, cette double quête de connaissance et de valeurs, est un engagement en surplomb de la «différence de nature» et de la «discontinuité radicale» qui existent «entre l'ordre de la connaissance, qui est une opération d'immanence, et l'ordre de l'évaluation, qui est une activité de transcendance»⁸⁰.

Cet effort, tourmenté, «entre l'ordre de la rationalité et l'ordre de la liberté», est un acte de foi⁸¹.

Leroi-Gourhan a exprimé la crainte qu'une minorité réduite élabore «non seulement les programmes vitaux [...] mais aussi les rations émotionnelles».

«Aujourd'hui déjà, la ration émotionnelle est constituée par des montages ethnographiques composés sur des existences mortes.»⁸²

*

Le «Un», qui peut être de Dieu, le «Deux», qui est de l'homme, ne sont que spirituels. Les autres combinaisons seraient toutes, nécessairement, du monde.

Peut-il en être autrement?⁸³

Les événements du monde seraient des constellations de combinaisons n-aires, toutes, par nécessité, au-delà de la combinatoire binaire.

Les spécifications des relations ainsi réalisées, calculables éventuellement, seraient également «n-aires». L'homme «de chair et de sang» est une constellation particulière de combinaisons n-aires.

Dans son cerveau,

(78) Fragment 397 des *Pensées* (vol.II, p. 680, de l'édition de M. Le Guern), cité par É. Gilson dans son commentaire du *Discours de la méthode*, p. 164.

(79) J. Monod, *Le hasard et la nécessité*, p. 222.

(80) Différences mises en évidence par R. Polin dans *La création des cultures*, p. 71; mais il a écrit aussi, p.73: «Qui dit liberté dit devoir»; et, p. 158, reprenant Jean-Jacques Rousseau: «perfectibilité».

(81) Dans *L'homme-Dieu ou le Sens de la vie*, Luc Ferry veut croire à l'enracinement de *Diké* dans *Philia*. Suivant son optimisme il écrit: «Non seulement l'humanisme transcendantal pose des valeurs au-delà de la vie, mais il le fait sans prétendre recourir à une démonstration susceptible de fonder ce geste en raison. C'est dire que ces valeurs conservent, malgré leur enracinement dans la conscience des hommes plus que dans une Révélation autoritaire, une part inéludable de mystère.» (p. 237).

(82) A. Leroi-Gourhan, *La mémoire et les rythmes*, p. 203.

(83) L'interrogation d'Einstein: «La seule chose qui m'intéresse vraiment est de savoir si Dieu avait ou non un choix lors de la création du monde»; et sa réflexion: «La chose la plus incompréhensible à propos de l'univers est qu'il soit compréhensible».

«un même neurone [...] peut recevoir des dizaines de milliers de synapse et [...] ces synapses peuvent employer des neurotransmetteurs différents.»

D'où la réalisation d'une combinatoire de signaux», de «calculs locaux»⁸⁴.

«Le codage interne fait intervenir à la fois [...] un codage topologique de connexions [...] et un codage d'impulsions électriques ou de signaux chimiques. D'autre part, il est évident que le cerveau de l'homme est capable de développer des stratégies de manière autonome. Anticipant les événements à venir, il construit ses propres programmes. Cette faculté d'*auto-organisation* constitue un des traits les plus saillants de la machine cérébrale humaine, dont le produit suprême est la pensée.»⁸⁵

Cette constellation de combinaisons n-aires, vraisemblablement, n'a pas une origine extra-terrestre, même si certains de ses éléments peuvent être d'origine extra-terrestre. La capacité de combinatoire binaire qui fait un homme de cet «être de chair et de sang» est terrestre assurément. Cette capacité de combinatoire binaire, cette «voie humaine», est, semble-t-il, la première voie ouverte à l'«intelligence». Existe-t-il une autre voie? Dans notre monde, non, sans doute, si, vraiment, les «voies n-aires», empruntées par les mathématiques et les sciences, sont réductibles à la combinatoire binaire.

L'événement qui ne serait pas une constellation de combinaisons n-aires ne pourrait être qu'un événement de hasard.

Un hasard, c'est-à-dire non pas un arrangement, non pas une combinaison, mais le *temps absolu* où se rencontrent le passant et la pierre détachée, tombée du rocher⁸⁶.

Non pas le hasard, calculable, d'une même expérience recommencée, ou simulée encore et encore, mais le hasard «un», absolu.

«Le hasard pur, le seul hasard, liberté absolue mais aveugle, à la racine même du prodigieux édifice de l'évolution: cette notion centrale de la biologie moderne n'est plus aujourd'hui une hypothèse, parmi d'autres possibles ou au moins concevables. Elle est la *seule* concevables, comme seule compatible avec les faits d'observation et d'expérience.»⁸⁷

Le hasard absolu ne pourrait être absent de d'un monde qui serait le lieu d'éléments tous interdépendants, se déterminant les uns les autres. Ce n'est sans doute pas un tel monde qui est supposé par cette réflexion de David Ruelle:

«Quand nous appliquons les lois de la mécanique classique à l'étude des mouvements et collisions d'un système d'atomes et de molécules, nous imaginons que ce système n'interagit pas avec le reste de l'univers. Mais cela est tout à fait irréaliste.»⁸⁸

(84) Cf. J. P. Changeux, *L'homme neuronal*, p. 122

(85) J. P. Changeux, *L'homme neuronal*, p. 172.

(86) A. Leroi-Gourhan, relève, dans *La mémoire et les rythmes*, p. 254, «l'irruption du hasard comme fondement d'une esthétique contre-figurative».

(87) J. Monod, *Le hasard et la nécessité*, p. 178.

(88) D. Ruelle, *Hasard et chaos*, p. 144.

Le hasard absolu est-il une «séquelle inévitable, insignifiante» du nombre immense des événements du monde?

Est-il le choix d'un Dieu autrement contraint par les combinatoires prégnantes du monde?

Les hommes, souvent, ont vu dans le temps le premier dieu de leur vie, Chronos. Rome a fait son histoire sans oublier, jamais, la promesse de durée révélée à Romulus dans le vol de douze oiseaux⁸⁹.

Si la capacité de combinatoire binaire était non pas le produit d'une combinaison interne à une certaine constellation de combinaisons, mais le fait de la rencontre de deux constellations différentes de combinaisons, le temps non pas intrinsèque à toute combinatoire, mais le Temps absolu pourrait avoir été le créateur machinal de la capacité, «naturelle», de combinatoire de l'homme, cette capacité, au-delà du «Rubicon cérébral», qui a transformé en homme l'ancêtre de l'homme⁹⁰.

Si cela était, alors, l'homme, un jour, pourrait être à même de trouver la source de sa capacité binaire. Et s'il la trouvait, alors, il pourrait être à même

-
- (89) J. Hubaux, *Les grands mythes de Rome*, p. VII-VIII: "Le destin de Rome est celui d'une nation qui croit savoir qu'elle ne vivra que pendant un certain laps de temps, qui s'efforce d'en calculer la durée au mieux de ses intérêts vitaux, d'en reculer ou d'en conjurer les échéances avec une prodigieuse énergie, et qui finit par s'abandonner à la mort au moment où le souvenir qu'elle a gardé des antiques oracles qui lui révélaient son thème de durée, l'amène à se concevoir elle-même comme très vieille et comme vouée à une fin imminente. »; p. 142: «[La] continuité [de l'histoire romaine] ne s'observe nulle part aussi bien que dans les mythes [...] une fois délaissés les mythes originels et abolis leurs supports concrets, Rome n'eut plus qu'à mourir». Voir M. Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, p. 154-157.
- (90) J. Ruffié, *De la biologie à la culture*, Tome I, p. 87: «L'adaptation biologique [...] fruit de phénomènes aléatoires [...] apparaît comme faite de bric et de broc [...] Elle est le bilan d'une série de mutations, apparues elles-mêmes au hasard». Dans le chapitre IV de ce même tome, «La mécanique de l'homínisation», il conclut, p. 296: «C'est à l'apparition de la station verticale permanente et de la bipédie permettant le développement d'un cerveau humanoïde qu'il faut situer la frontière de l'homínisation». Sans doute mais cet ancêtre de l'homme devra encore, pour devenir «homme», franchir le «Rubicon cérébral». A. Leroi-Gourhan a écrit, dans *Technique et langage*, p. 161, réflexion reprise par J. Ruffié, *op. cit.*, p. 70: «Le problème du langage est dans le cerveau, non dans la mandibule». Mais, si la capacité humaine fondatrice est sa capacité binaire, le *modus operandi*, constant, de son invention du monde, le «rôle décisif» joué par le «développement cérébral» ne peut succéder à l'«humanité déjà acquise» (*Technique et langage*, p. 33); il la constitue. Si même le développement cérébral de l'Anthropien «est en quelque sorte un critère secondaire»; si même «il est [...] corrélatif de la station verticale [étape sur la voie qui va du poisson à l'*homo sapiens*] et non pas [...] primordial». Au demeurant «la coïncidence entre l'évolution de la station et celle du système nerveux pour réaliser l'homme est évidente et sa destinée humaine apparaît comme une véritable vocation paléontologique qui pourrait être déterminée par la lente émergence de la pensée réfléchie à travers les temps géologiques», *id.*, *ibid.*, p. 207. Et J. P. Changeux, *L'homme neuronal*, p. 342: «Aucun bouleversement du matériel génétique n'a accompagné le développement du cerveau humain».

de la faire sourdre dans une certaine espèce animale, créant ainsi, non pas Dieu mais démiurge, une nouvelle espèce humaine⁹¹.

L'homme né du temps, se substituant au Temps.

*

Ici-bas, l'abolition de l'opposition

[+Temps] vs [-Temps]

entraînerait l'abolition des combinatoires constitutives du monde dans sa matérialité et sa spiritualité, la fin du monde.

L'homme ne peut croire vivre hors du temps que par la grâce de la Résurrection. Peut-il être hors du temps s'il est encore lui-même, hors du «un»? Mais s'il est un, il ne peut être «un» comme l'animal «sans âme». Et s'il est «un» autrement, ce «un» peut-il être différent du «Un» divin, le résurgé s'unissant à Dieu...⁹².

(91) Cette production d'une nouvelle espèce humaine, ne serait, en rien, comparable à l'ampleur de la création d'un monde. Quant à l'avenir de l'actuelle espèce humaine, selon A. Leroi-Gourhan, «aucun changement majeur ne peut plus guère se produire sans la perte de la main, celle de la denture et par conséquent celle de la station debout. Une humanité anodonte et qui vivrait couchée...», in *Technique et langage*, p. 183.

(92) Jésus-Christ, selon Saint Luc, XX/34-36: «Ceux qui ont été jugés dignes d'avoir part au monde à venir et à la résurrection des mots [...] ne peuvent plus mourir [...] ils sont fils de Dieu puisqu'ils sont fils de la résurrection». «Corps spirituels», selon Saint Paul. Voir D. Marguerat, *Résurrection. Une histoire de vie*, chapitre V.

RÉFÉRENCES

Agustin Saint

- *Confessions*, Édition, traduction de Pierre de Labriolle, Paris, *Les Belles Lettres*, 1925/1998.

Auroux Sylvain

- «La définition et la théorie des idées», in *La définition*, p. 30-39.

Bachelard Gaston

- *La formation de l'esprit scientifique*, Vrin, Paris, 1975.

Bencheikh Jamel Eddine

- *Sans répit de lumière*, Poésie II, Tarabuste, Saint-Benoît-du-Sault, 2003, Publié avec le concours du Centre national du livre.

Buber Martin

- *Je et Tu*, Avant-propos de Gabriel Marcel, Préface de Gaston Bachelard, Traduit de *Ich und Du* (1926) par G. Bianquis, Aubier Montaigne, Paris, 1969.

Cassier Ernst

- *Essai sur l'homme*, Traduit de *An Essay on Man*, 1944, par Nobert Massa, Paris, Les Éditions de Minuit, 1975, Collection Le sens commun
- *Langage et mythe, - À propos des noms de dieux*, Traduit de l'allemand, *Sprache und Mythos*, 1925, Les Éditions de Minuit, Paris, 1973.

Changeux Jean-Pierre

- *L'homme neuronal*, Fayard, Paris, 1983, *Le temps des sciences*.

Cournot Antoine Agustin

- *Essai sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique*, Tome II des *Œuvres complètes*, 1851, Vrin, Paris, 1975.

Crespi Franco

- *Médiation symbolique et société*, traduit de *Mediazione simbolica e società* (Milano, 1982), Librairie des Méridiens, Paris, 1983.

Cuypers Michel

- «L'analyse rhétorique: une nouvelle méthode d'interprétation du Coran», in *Mélanges de Science Religieuse - Islam: approches et interprétations des textes*, Université Catholique de Lille, 2002.

Eliade Mircea,

- *La nostalgie des origines, Méthodologie et histoire des religions*, Traduction de *The Quest* (The University of Chicago, Chicago, 1969), Éditions Gallimard, Paris, 1971, *Idées*.

- *Le mythe de l'éternel retour, Archétypes et répétition*, Éditions Gallimard, Nouvelle édition revue et augmentée, Paris, 1969.
- «Méphistophélès et l'androgynie ou le mystère de la totalité», 1958, repris dans *Méphistophélès et l'androgynie*, p. 111-179.
- *Méphistophélès et l'androgynie*, Éditions Gallimard, Paris, 1962, Folio - Essais.

Ferry Luc

- *L'homme-Dieu ou le Sens de la vie*, Éditions Grasset & Fasquelle, Paris, 1966.

Gourevtich A. Y.

- «Le temps comme problème d'histoire culturelle», Postface à *Les cultures et le temps*, p. 257-276.

Grenié Claude, Laborit Henri,

- *Henri Laborit, Une vie, Derniers entretiens avec Claude Grenié*, Éditions du Félin, Paris, 1996.

Hatzfeld Henri

- *Les racines de la religion - Tradition, rituel, valeurs*, Éditions du Seuil, Paris, 1993, Collection Esprit.

Hubeaux Jean

- *Les grands mythes de Rome*, PUF, Paris, 1945.

Ibn Ḥazm ^cAlī

- *Al- 'Iḥkām fī 'Uṣūl al-'aḥkām*, 2 vol., Beyrouth, Dār al-Ġil, 1408/1987.

Jakobson Roman

- *Langage enfantin et aphasie*, Traduit de l'anglais et de l'allemand par J.-P. Boons et R. Zygoris, Les Éditions de Minuit, Paris, 1969.

Jespersen Otto

- *Language, its nature, development and origin*, Londres, 1922, traduction française, *Nature, évolution et origines du langage*, par L.Dahan et A. Hamm, avec une préface d'A. Martinet, Paris, Payot, 1976, *Bibliothèque scientifique*.

Kleiber Georges

- «Sur la définition sémantique d'un mot - Les sens uniques conduisent-ils à des impasses?», in *La définition*, p. 125-148.

Kuhn Thomas

- *La Structure des révolutions scientifiques*, Flammarion, Paris, Champs, 1970.

La définition

- Actes du Colloque *La définition*, Paris 13, Villetaneuse, 1988, Éditeurs Jacques Chaurand et Francine Mazzière, Larousse, Paris, 1990, Collection *Langue et langage*.

Lavorel Pierre Marie

- *Aspects de la performance linguistique - Contribution neurolinguistique et psycholinguistique à l'analyse des systèmes langagiers*, Thèse d'État, Université LYON 2, 1980.

Le Guern Michel

- *Les deux logiques du langage*, Champion, Paris, 2003.
- *L'image dans l'œuvre de Pascal*, Armand Colin, Paris, 1969.

Lemaire André

- *Naissance du monothéisme - Point de vue d'un historien*, Bayard, Paris, 2003.

Leroi-Gourhan André,

- *Le geste et la parole*, Tome I, *Technique et langage*, 1964, Tome II, *Évolutions et techniques*, 1965, Paris, Albin Michel.

Les cultures et le temps

- Introduction de Paul Ricœur, Payot/ Unesco, Paris, 1975.

Lévi-Strauss Claude

- *Anthropologie structurale*, Plon, Paris, 1958 et 1974.
- «Langage et société», chapitre III d'*Anthropologie structurale*, p. 70-82, adapté de l'original anglais, «Language and the Analysis of Social Laws», 1951.
- «La notion de structure en ethnologie», chapitre XV d'*Anthropologie structurale*, p. 329-378, adapté de l'original anglais, «Social Structure», 1952.
- *Les structures élémentaires de la parenté*, 1^{re} édition 1947, 2^e édition 1967, Mouton de Gruyter, Berlin - New York, 2002.

Lloyd G.E.R.

- «Le temps dans la pensée grecque», in *Les cultures et le temps*, p. 135-170.

Lugaresi Leonardo

- «Politeismo, monoteismo, relazione trinitaria - Appunti su linguaggio religioso e natura divina in Giustino, Origeno e Gregorio Nazianzeno», in *Annali di Scienze Religiose* 8 (2003), Università Cattolica Milano, p. 153-178.

Marguerat Daniel

- *Résurrection, Une histoire de vie*, Éditions du Moulin, Poliez-le-Grand, 1^{ère} éd. 2001, 2^e éd. 2003.

Maritain Jacques

- *Religion et culture*, Desclée de Brouwer, Paris, 1991, *Foi vivante*.

Massignon Louis

- «Le temps dans la pensée islamique», in *Opera Minora*, Textes recueillis, classés et présentés par Y. Moubarac, PUF, Paris, 1969, Tome II, p. 606-612.

Meynet R., Pouzet L., Farouki N., Sinno A.

- *Rhétorique sémitique - Textes de la Bible et de la Tradition musulmane*, Institut d'Études islamo-chrétiennes, Université Saint-Joseph, Beyrouth, Les Éditions du Cerf, Paris, 1998.

Monod Jacques

- *Le hasard et la nécessité - Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*, Éditions du Seuil, Paris, 1970, Points.

Pascal Blaise

- *Pensées, Œuvres complètes*, édition présentée, établie et annotée par M. Le Guern, Éditions Gallimard, Paris, *Bibliothèque de la Pléiade*, 2000.

Pàttaro Germano

- «La conception chrétienne du temps», in *Les cultures et le temps*, p. 193-222.

Polin Raymond

- *La création des cultures, D'une philosophie de l'histoire à une philosophie des cultures*, Paris, PUF, Questions, 1993.

Rétat Laudyce

- «Rigueur et fantaisie du végétal dans la pensée de Michelet», in *Colloque Michelet*, Textes réunis et présentés par Laurence Richer, Paris, 1999, p. 79-90.

Roman André

- *Étude de la phonologie et de la morphologie de la koinè arabe*, 2 tomes, Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence -Marseille 1983.
- «Interrogation sur deux énigmes posées par la culture et la langue arabes», in *Modèles linguistiques*, XXIV/2, 2003, p. 139-169.
- «Les particules "décomposées" ou la reconnaissance des composantes des morphèmes de négation de la langue arabe», in *Du percevoir au dire*, Hommage à André Joly; D. Leeman, A. Boone éd., Paris, L'Harmattan, 1998, p. 87-96.
- *Systématique de la langue arabe*, 2 tomes, Kaslik, Liban, 2001.

Ruelle David

- *Hasard et chaos*, Éditions Odile Jacob, Paris, 1991.

Ruffié Jacques

- *De la biologie à la culture*, nouvelle édition revue et complétée, 2 vol., Flammarion, Paris, Champs, 1983.

Saussure Ferdinand de

- *Cours de linguistique générale*, éd. Critique préparée par T. de Mauro, Roma-Bari, G. Laterza, 1967, Paris, Payot, 1972.
- *Écrits de linguistique générale*, Texte établi par S. Bouquet et R. Engler, Éditions Gallimard, Paris, 2002.

Schaff Adam

- *Langage et connaissance, suivi de six Essai sur la philosophie du langage*, Traduit du polonais par Claire Brendel, Éditions Anthropos, Paris, 1973.

Stengers Isabelle, Schlanger Judith

- *Les concepts scientifiques, Invention et pouvoir*, Éditions la Découverte, Paris, 1988; Éditions Gallimard, Paris, 1991, Folio Essais.
- *Théories du langage - Théories de l'apprentissage - Le débat entre Jean Piaget et Noam Chomsky*, organisé et recueilli par Massimo Piattelli-Palmarini, Centre Royaumont pour une science de l'homme, Éditions du Seuil, Paris, 1979.

Thom René

- *Paraboles et catastrophes - Entretiens sur les mathématiques, la science et la philosophie*, réalisés par G. Giorello et Simona Morini, Milan, 1980, Flammarion, Paris, 1983.

Urvoy Dominique

- *Les penseurs libres dans l'Islam classique, - L'interrogation sur la religion chez les penseurs arabes indépendants*, Albin Michel, Paris, 1996.

Urvoy Dominique et Marie-Thérèse

- *Les mots de l'islam*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 2004.

Weil Simone

- *Écrits de Londres et dernières lettres*, Gallimard, Paris, 1957.

Whorf Benjamin Lee,

- *Language, Thought & Reality*, selected writings edited and with an Introduction by John B. Carroll, Cambridge, 1964.